

Cantonale Berne Jura – exposition de Noël

Vernissage Sa 14 décembre 2013, 19h. Exposition: 15.12.2013 – 26.01.2014.

Exposition multisite organisée en collaboration avec 7 autres institutions des cantons de Berne et du Jura

Guide des visiteurs

La *Cantonale Berne Jura*, placée sous le signe de la collaboration intercantonale, connaît sa troisième édition en 2013 et s'étend à huit institutions, dont le Musée jurassien des Arts. Pour son volet de la *Cantonale*, celui-ci collabore avec le comité du Club jurassien des Arts, dont un membre a présidé le jury: **Michel Siegenthaler** (ingénieur). **Roxana Casareski** (artiste d'origine argentine vivant à Lausanne) et **Valentine Reymond** (conservatrice du Musée) ont complété ce jury. Pour des raisons de place et de qualité de l'exposition, 32 artistes et groupes d'artistes ont été choisis. Ils viennent de différentes régions du canton de Berne et un quart d'entre eux sont issus de la région jurassienne. Ils sont aussi de différentes générations, leur âge s'étalonnant de 25 à 77 ans.

Leurs œuvres témoignent de la riche variété des moyens d'expression que développent les créateurs bernois et jurassiens: photographies, peintures, sculptures, installations, performance et vidéos. Par les thèmes traités, certains artistes se rejoignent. C'est pourquoi l'exposition s'articule en partie par rapport à ces thèmes. Il s'agit de:

- **La nature et son instrumentalisation ou son interprétation par l'homme, associée à la problématique urbaine** dans la grande salle
- **le corps féminin perçu et interprété par des femmes** au 1^{er} étage de la villa (salle 2)
- **La citation d'images trouvées ou cumulées et les interrogations sur l'art** au 1^{er} étage de la villa (deux salles communicantes)

Mais ces rapprochements thématiques restent des propositions. D'autres voies de traverse peuvent surgir entre les œuvres, selon la sensibilité et l'imaginaire des visiteurs.

I. Performance lors du vernissage

Monika Klingler

Sous le titre de *Figurations of Subjectivity* (Figurations de la subjectivité) M. Klingler réalise des performances, dont celle qui a lieu lors du vernissage de la « Cantonale » dans la grande salle de ce musée. Aucune trace ne restera de cette action durant l'exposition. L'artiste improvise sur le moment. « L'espace se replie en elle, elle se déploie dans l'espace », selon ses propres termes. Différents courants, vibrations ou tremblements passent à travers son corps.

II. Extérieur

Maja Wagner / Dietmar Ludewig

Le *Lange Jaap* – ou long Jaap (mot inventé) en français – est un phare inventé par ce duo d'artistes pour la *Cantonale Berne Jura*. Il est conçu comme « un signe pour l'art, pour la création des artistes » exposés, selon les termes de Wagner/Ludewig. Non seulement il est coiffé d'un éclairage en rotation, mais il diffuse aussi des cris de mouettes lorsqu'on se penche dans son ouverture. Un son d'autant plus incongru à Moutier qu'aucun lac ou plan d'eau n'existe dans ou à proximité de cette ville. Mais ce cri se réfère plutôt à la « mer des possibilités infinies » du domaine de l'art.

III. Grande salle

Les œuvres exposées dans cette salle traitent d'un part de la nature, de son instrumentalisation et de sa symbolique. Elles abordent d'autre part la problématique de la ville et de l'habitat. Nature et ville se complètent ainsi en, parfois formant ensemble de nouveaux paysages. Mais cette salle est surtout scandée par les variations personnelles créées par chacun des artistes et des groupes d'artistes.

l'art pour l'aar (au sol) :

Hansueli Urwyler, Adolf Urweider, Peter Stähli, Heinz Stähli, Christoph Flück, Anna Schmid, Nick Röllin

Fondé en 1992, le groupe d'artistes l'art pour l'aar milite pour la sauvegarde de la région du Grimsel, source de l'Aar, par des interventions dans la nature de type Land Art. *Verkauft* (Vendu) est un tapis de photographies qui témoigne d'une de ses actions. Cette œuvre évoque l'absurdité de la délimitation entre zones naturelles protégées et non protégées sur le site longeant le lac de barrage du Grimsel et le pied du glacier de l'Unteraar. Environ 700 plantes non protégées ont été munies d'étiquettes rouges portant la mention « vendu » (pour plus de détails, voir le texte rédigé par l'art pour l'aar).

Stefan Maurer

Dans son installation consacrée à *L'Influence de la télékinésie sur des fruits et des légumes*, l'artiste présente des photographies commentées qui semblent témoigner de ses propres expériences télékinétiques. Sous l'influence de sa concentration mentale des « motifs spectraux » se seraient, entre autres, formé dans une tomate ou un citron. C'est ce que S. Maurer explique dans le texte qui accompagne ces images, où il se fait l'apôtre de l'avènement de « nouveaux paradigmes de la conscience ». Le visiteur est invité à participer à ses recherches en répondant à un questionnaire. Ce dispositif prend ainsi l'aspect d'une formulation conceptuelle et scientifique pour parler - paradoxalement et non sans humour - d'un phénomène qui repose sur une forme de croyance mystique.

Brigitte Lustenberger

L'artiste revisite le thème de la nature morte en se référant à notre mémoire visuelle, de la peinture baroque au cinéma, en passant par la télévision. Comme dans la tradition des vanités picturales, les objets évoquent le caractère transitoire de la vie. Un thème paradoxal par rapport au médium utilisé, la photographie étant réputée pour immortaliser un instant. B. Lustenberger conçoit ces images individuellement – comme leurs titres différenciés l'indiquent – puis les associe dans différentes configurations, tel ce triptyque. Un contraste saisissant se dessine entre les sujets anodins – une perruque, un insecte mort, un bouquet de branches d'arbuste - et leur monumentalisation. Un étrange mélange entre le monde contemporain et la tradition baroque. Une dramaturgie se dégage de ces images que l'artiste conçoit comme des plans fixes de films, dont une bonne part de l'intrigue se passerait hors-cadre.

Manuela Hugi

Ces deux toiles parentes, portent une adresse (*Tellstrasse 14*) comme titre, une allusion à un habitat, un appartement, un univers intime et quotidien. Mais l'intensité du coloris et surtout le principe de l'image dans l'image témoignent d'une recherche avant tout picturale. Les mêmes éléments – fleurs, canapé, table – se répètent sur différents plans, en tant qu'objets dans l'espace et représentations peintes. Une mise en abyme qui provoque des télescopages spatiaux. « Le sofa devient toile, le mur devient toile, la porte devient toile, etc. » comme le souligne l'artiste.

Rittiner & Gomez

Avec *Tram*, Rittiner & Gomez représentent une séquence de vie urbaine. Le découpage de l'image en séquences évoque le film ou la bande dessinée. Un découpage qui traduit en lui-même le principe de mobilité des habitants d'une grande ville. Diverses figures se côtoient, mais chacune est repliée dans sa solitude. Le coloris retenu - camaïeu de gris, noirs et beiges - participe à cette atmosphère triste, voire mélancolique dans un style simplifié, proche de l'illustration.

Lea Krebs (dans l'espace)

Les boîtes-vitrines de L. Krebs rappellent les anciens musées de sciences naturelles. On y présentait les collections de papillons ou de coléoptères. Mais ici, rien de tel. Ce sont des champignons, plus ou moins vulgaires, qui sont soigneusement alignés. Un sujet qui nous est plutôt familier comme ingrédient culinaire: paradigme de la nature instrumentalisée par l'homme. De plus, même s'ils paraissent réels, ces champignons sont représentés en pâte à bois. *Un instant* – c'est le début du titre de chacune de ces boîtes. C'est que l'artiste a rendu durable « un instant » de l'état hautement transitoire de ces organismes naturels qui évoluent et se détériorent rapidement. Et ce titre renvoie en même temps à bien d'autres « instants » de cette évolution.

Jost von Allmen

Le noir-blanc et le cadrage serré ne permettent pas de reconnaître ces trois chutes d'eau qui sont parmi les plus imposantes de la vallée de Lauterbrunnen. Seuls leurs noms indiqués dans le titre les situent. Mais l'important n'est pas là pour J. von Allmen. Le format vertical, la qualité de la prise de vue photographique et du tirage ou encore la trilogie évoquent « divers états essentiels de l'eau en chute libre ». Loin des images touristiques, le photographe cherche à saisir l'essence des forces et des formes naturelles: les structures et les tonalités de l'eau qui se détachent sur le fond sombre des rochers.

Joeggu Hossmann

Un nœud autoroutier et un quartier industriel – ou peut-être appartenant à l'armée ? - représentés en vues plongeantes: étranges paysages. Mais la source de ces œuvres semble familière, en particulier lorsque le terme « Google » paraphe le croisement de bitumes et de voitures. J. Hossmann s'inspire du flux d'images disponible sur le net, reflets fidèles vues par satellites ou réalités virtuelles. Il ne situe jamais ses paysages géographiquement, une allusion au phénomène de globalisation lié à ce flux. Leurs titres appellent à la réflexion dans le contexte de « conditions de vie collectives comprimées subjectivement » selon les termes de l'artiste. Leur style pictural par zones empâtées se fait l'écho – vues à distance – du miroitement des images numériques.

Sébastien Strahm

S. Strahm développe une recherche sur la construction du paysage basée sur l'histoire de ce genre pictural depuis le XVI^e siècle, les contes, les médias ou le tourisme. Dans ses *Chromos*, 60 vues aquarellées forment une image globale par leur juxtaposition. Leurs ingrédients sont la chaîne de montagne et le ciel: des éléments touristiques types tels qu'on peut les trouver sur des millions de cartes postales et particulièrement en Suisse. Et, justement, ces aquarelles ont pratiquement le format de cartes postales standard.

Mais d'autres références surgissent à travers les dégradés de couleurs qui rythment cet ensemble. Le « chromo » - titre de l'œuvre – est synonyme de la chromolithographie, inventée en 1836. Un procédé d'impression fondé sur la quadrichromie: le cyan (bleu clair), le jaune, le magenta (rouge-rose) et le noir qui sont restés la base de toute impression aujourd'hui. A travers ses dégradés, S. Strahm joue sur ces quatre gammes. Mais le « chromo » c'est aussi, par extension, un terme appliqué aux images populaires, jugées de mauvais goût, qui se sont multipliées au XIX^e siècle grâce à la chromolithographie. Parmi ces images, d'ailleurs, les premières cartes postales...

Paul Lipp / Reto Leuthold (installation)

La ville en terre glaise de Lipp & Leuthold affirme son caractère bricolé mais n'en n'est pas moins alarmante. Fissurée, inhabitée, exhalant de la fumée lorsqu'on l'approche, elle paraît avoir été dévastée par un incendie ou un tremblement de terre. Entre bricolage porteur d'ironie et allusion au drame, cette œuvre peut évoquer diverses réalités: les luttes politiques qui s'enflamment sans cesse aux quatre coins de la terre ou encore, plus métaphoriquement, les aléas du monde financier. Mais elle interroge aussi, sur un ton moqueur, le domaine de l'image médiatique qui exploite l'enregistrement des catastrophes.

Théodora Quiriconi (deux œuvres: suspendue et au sol)

T. Quiriconi invente des formes avec les matériaux et les éléments les plus divers, dans un esprit ludique riche de références aux mythes. Avec son *Ruban lunaire* suspendu, elle transpose la féerie des astres dans celle des bijoux, invitant à la rêverie. Avec *Sisyphé* (au sol), elle arrête cette figure mythique dans son roulement. Les courbes évoquent la notion de perpétuel recommencement lié au mythe de Sisyphé. Le matériau même, l'œuf, a dans beaucoup de croyances une fonction symbolique. La mosaïque de coquilles de cet élément naturel en appelle de plus à une ancienne technique chinoise.

Gérard Lüthi

Avec sa série *De l'un ou l'autre côté*, G. Lüthi présente quatre diptyques de vues urbaines prises dans différentes parties du monde. Il y explore la question du point de vue, du regard que nous pouvons porter sur notre environnement. Chaque diptyque est formé par deux faces opposées d'un monument, d'un bâtiment en construction ou d'une porte d'entrée. En immobilisant ainsi des points de vue que nous pouvons prendre brièvement lorsque nous visitons une ville, ces duos d'images agissent comme des révélateurs. Certains sujets presque identiques de face et de dos; d'autres deviennent à peine reconnaissables.

Nicole Michel

Deux processus opposés du faire se superposent dans cette œuvre. Celui, lent et minutieux d'un collage créant des espaces complexes. Et celui d'une écriture gestuelle, émotionnelle. Cette ambivalence constitue pour l'artiste un moment de libération. Le geste - à la fois spontané et destructeur - lui permet de prendre ses distances par rapport à sa pratique habituelle du collage. Mais, dans sa dualité, cette œuvre évoque aussi le monde urbain. Une sorte de labyrinthe architectural (formé par le collage), sur lequel s'affiche le tag ou le graffiti.

Sylvie Aubry

Dans son *Infini lunatique II*, S. Aubry fait référence à la lune comme Théodora Quiriconi, mais dans un moyen d'expression bien différent. Elle a puisé dans ses souvenirs :

« Quand j'étais enfant, les commerçants du village demandaient au peintre du coin, à Noël ou à Pâques, de dessiner une image sur leur vitrine, en blanc. Je veux renouer avec cette tradition très simple ».

La figure de l'astre paraît se multiplier sur la surface vitrée, selon des obliques dynamiques. Mais on pourrait penser aussi à des bulles, ou à des boules de Noël. Blancheur, transparence, relation à l'extérieur, répétition qui pourrait se prolonger à l'« infini ». Ces qualités font également penser aux moments où nous sommes rêveurs, voir « lunatiques ».

Alexander Jaquemet

La série *Whiteout* (Jour blanc) explore les limites du visible, du presque rien, du blanc sur blanc pour le spectateur. Mais elle traduit aussi l'expérience du photographe, en hiver 2011, marchant seul sur la crête du Chasseral: solitude, froid, silence procurant une expérience étrange et inquiétante. A. Jaquemet se confronte au réel, prend le temps pour saisir les effets naturels de lumière qui créent des atmosphères. Loin de former un panorama, ses cinq images sont clairement délimitées par leurs cadres et leur distance. L'une fait même fortement contraste. Le noir d'un sapin interrompt brusquement la blancheur. Un accent sur des moments de vision et non sur une continuité.

IV. Villa, 1^{er} étage

Salle 1 (1^{ère} salle à gauche depuis les escaliers)

BFR LAB (Daniel Baerlecken, Matthias Frei, Judith Reitz)

Ce bureau d'architectes a créé une installation, *Stucco Trails* (Sur les traces du stuc), par rapport à un élément architectural du Musée. Il a réinterprété le motif central en stuc du plafond peint de la salle 4 (salle avec cheminée). Une transposition étonnante: des facettes métalliques assemblées, parsemées de trous formant des volutes décoratives. Le relief suspendu au plafond est si accentué qu'il devient un espace dans lequel le visiteur peut entrer. Mais ce n'est pas le seul élément qui structure cette salle. *Stucco Trails* se prolonge dans l'espace par son ombre portée. Tandis que trois dessins numériques proposent d'autres variations sur le même thème.

Salle 2 (2^e salle à gauche)

Cette salle réunit les œuvres de quatre femmes traitant du thème du corps féminin.

Marianne Eggimann

Une puissance étonnante se dégage des porcelaines de petit format de M. Eggimann, modelées et sculptées minutieusement à partir d'une masse. Sa *Magnet Frau* (Femme magnétique) aux seins interchangeables paraît sortir d'un conte de fée. Mais ne nous parle-t-elle pas aussi d'une sensation bien connue, celle du morcellement du corps? Ou n'évoque-t-elle pas un être androgyne, plutôt masculin en dehors de ses attributs magnétiques? Une étrange tension entre charme et inquiétude qui en appelle à nos affects. Tandis que dans son autre pièce, l'artiste joue sur l'écart entre l'animal représenté et le titre. Le chien est devenu *Tiger* (Tigre) dans son attitude menaçante.

Christina Räber

Les plâtres patinés de C. Räber peuvent évoquer le métal, le bronze, un matériau qui connaît une longue tradition dans l'histoire de la sculpture. Dans cette histoire, le nu féminin occupe une place essentielle en occident depuis l'antiquité. Mais la situation et la pose de la femme dans ces deux œuvres est surprenante. Qu'elle prenne le dessus dans une scène de couple ou qu'elle se prélassse dans un fauteuil, ce sont des instants du quotidien que l'artiste a saisi et non les poses savamment étudiées, porteuses de symboles qui sont le propre de la figure féminine dans la tradition sculpturale.

Lyne Héritier

Les femmes en grès et terracota de L. Héritier affirment joyeusement leur corpulence, dans des positions parfois déroutantes. L'artiste fait une « recherche sur le mouvement et l'attitude de la femme dans un monde de gourmandises », selon ses termes, à travers une série de figures féminines voluptueuses. Le traitement étonnant des cheveux, dans une teinte contrastée par rapport au corps, augmente encore le dynamisme de ses sculptures.

Anouk Richard

Seule peintre exposée dans cette salle, A. Richard propose une autre image du corps féminin voluptueux, axée sur le gros plan. En quatre toiles carrées, elle se concentre sur un ventre manipulé, qui prend différents reliefs. Le ventre : une zone centrale, liée à nombre de facteurs essentiels dans la vie: naissance, enfantement, digestion, angoisses, etc. Le titre *Je t'aime...moi non plus* résume les sentiments ambivalents que nous pouvons ressentir vis-à-vis de notre propre corps. Comme elle le souligne, l'artiste travaille « sur la perception du corps humain et de son image, en particulier celle de la femme, véhiculée par l'art et les médias ».

Salle 3 (face aux escaliers)

Les salles 3 et 4 réunissent des œuvres autour de deux thèmes, qui parfois s'entremêlent:

- **La citation d'images trouvées préexistants, ou l'accumulation d'images**
- **Et les interrogations sur l'art**

Brigitte Jost

Avec son *Alles gepaust* (Tout calqué), B. Jost renoue avec une pratique qu'elle avait dans son enfance: celle de calquer des images des magazines de sa mère et de sa grand-mère. Dans ses peintures sous verre, elle procède à des associations dynamiques de modèles puisés sur internet. Pourquoi en effet recréer des images alors que notre monde en est submergé? Mais ce que montre l'artiste, c'est que ses citations engendrent de nouvelles images. Juxtaposition inattendues, couleurs contrastées, références multidirectionnelles. Chaque spectateur y retrouve - selon son propre bagage visuel - des personnages familiers, d'Andy Warhol à Mary Poppins.

Nina Heinzel

N. Heinzel interroge avec humour le mythe de l'artiste, de l'inspiration, des muses, de l'étincelle divine...et de ce qui fait qu'un objet est de l'art. Ses *Malende Katzen* (Chats peignant) évoquent un porte-bonheur asiatique répandu: le *maneki-neko* d'origine japonaise, repris par les Chinois. Son nom signifie littéralement le « chat qui invite » car il lève une patte, souvent mobile, au niveau de l'oreille. Il peut, entre autres, inciter les passants à entrer dans un magasin. Mais les chats de N. Heinzel ont des attributs particuliers: ils brandissent un pinceau et portent une palette. Une invitation à l'art? Une remise en question de l'artiste: après tout, un animal peut en faire autant (selon un ancien principe dans la caricature)? Ou au contraire l'affirmation que l'artiste porte chance ?

Salle 4 (communiquant avec salle 3)

Berndt Höppner

B. Höppner propose une autre remise en question du monde de l'art. Dans une mise en abyme, il présente une exposition miniature dans cette exposition. La calligraphie arabe et ses volutes y jouent le rôle des œuvres d'art. Elles s'affichent au mur, ou morcelées, se transforment en sculptures. Une allusion à l'interdiction des images dans la tradition musulmane? Et – ou – à la récupération des objets d'autres cultures par les occidentaux dans des expositions à grand spectacle? Deux questions, parmi tant d'autres, que peuvent éveiller cette œuvre, non sans humour.

Dan Reusser

Avec *Gegen das Vergessen* (Contre l'oubli), D. Reusser retient des moments fugitifs pour leur donner une durée et de la valeur. Il a gravé des visions variées, qui lui sont personnelles, dans des morceaux de pierre recouvertes au préalable d'une encre noire d'imprimerie. Cette technique n'est pas seulement un moyen d'expression, elle est porteuse de sens: dans la Bible, les tables de la loi sont gravées dans la pierre. Une inscription de l'éphémère dans la durée et qui prend la forme, chez D. Reusser, d'une constellation d'images évoquant les méandres de la mémoire.

Hendrikje Kühne / Beat Klein

Ce duo d'artistes travaille, non sans ironie, sur la citation d'images trouvées à travers le découpage et le collage. Une multitude de poissons s'imbriquent pour former un *Fisch Tank* (Réservoir de poissons) qui change de visage selon le point de vue du spectateur. Sur une face, ce sont les animaux aquatiques qui se superposent. Sur d'autres, différents types d'eau. Un échafaudage d'images planes imbriquées qui créent le volume d'un aquarium. Le contenu devient le contenant. La nature est mise en boîte, comme elle l'est dans les prospectus touristiques dont ces images sont issues.

Lisa Schäublin

Si L. Schäublin met en scène des images trouvées, c'est dans un tout autre esprit que Kuhne/Klein. Sur la rangée du haut, une série d'anciennes photographies de jeunes femmes dans leurs robes blanches de confirmation – qui peuvent évoquer des mariées. Sur la rangée du bas, leur silhouette découpée laisse apparaître des styles d'écriture variées. Le tout voilé derrière un papier semi-transparent qui évoque les anciens albums de photographies. Une série d'apparitions mystérieuses qui peut évoquer le temps qui passe, l'absence à soi-même, le « Moi disparu » (*Das Verschwundene Ich*) – titre de cette œuvre.

V. Villa, 2^e étage

Salle 1 (1^{ère} salle à gauche depuis les escaliers)

Karin Salathé

La vidéo *Homestory* de K. Salathé procure un sentiment étrange. Des mains féminines palpent des éléments, des meubles, des bijoux, dans ce qui semble à première vue une chambre privée. Alors qu'il s'agit d'images, le toucher occupe le premier plan – s'agirait-il d'une aveugle? Mais à y regarder de plus près, on se rend compte que ces mains ne sont pas toujours les mêmes. C'est que l'artiste a monté ce film à partir de clips trouvés sur YouTube. Elle

analyse ainsi le phénomène aujourd'hui répandu de diffuser sa vie privée à un immense public d'inconnus. Dans les films d'origine, ces femmes donnent des conseils de décoration d'intérieur. Dans le montage de K. Salathé, une respiration remplace ces commentaires. Une respiration qui induit encore davantage la dimension de l'intime dans son œuvre.

Claire Liengme

A travers vidéo et photographie, C. Liengme transcrit sa sensibilité aux lieux dans une atmosphère nocturne. Filmé en plan fixe, *Flux* se situe aux limites de l'immobile. (Presque) rien ne se passe dans cette rue, dans ce ciel, dans ses maisons, la nuit. La durée réelle de l'enregistrement paraît paradoxalement à la fois prolongée et niée. Le même type d'ambiance domine la série de photographies *575m*, prise dans une seule rue.

Salle 2 (au centre)

Line Marquis

Dans ses dessins puissants et corrosifs, Line Marquis s'est inspirée de scènes de famille des années 1940. Elle en accentue certains traits, joue sur les proportions, pour créer des ambiances souvent inquiétantes. Des codes sociaux sous-jacents y transparaissent, et le spectateur peut être traversé par des souvenirs de ses propres liens familiaux. Les tiges entremêlées du lys évoquent à la fois un arbre généalogique perturbé et la perte de la valeur symbolique de cette fleur. Le lys blanc a été en effet symboliquement associé à la pureté dans l'histoire de la peinture occidentale.

Salle 3

Franziska Lauber

L'installation de F. Lauber traite de l'idée d'une jeune fille, à travers sa légèreté, sa fragilité à la limite de l'instabilité. A partir d'une figure dessinée de dos, l'artiste agence des éléments qui prennent diverses valeurs symboliques. Un fil rouge les lie. Il peut évoquer les activités féminines – broderie, tricot, tissage – auxquelles renvoie aussi l'araignée posée au sol, un animal qui tisse sa toile. Mais l'araignée peut aussi inquiéter, piéger. Tandis que le fil rouge pourrait renvoyer au sang – fluide vital mais aussi effrayant. Pourtant, pour F. Lauber, c'est l'eau qui joue le rôle de la force vitale. L'eau sans laquelle nous ne pouvons pas vivre, et qui est souvent synonyme de pureté. Elle est doublement présente, dans un verre et au niveau sonore.

Musée jurassien des Arts - Rue Centrale 4 - 2740 Moutier - 032 493 36 77